

## Extrait « Bataille pour Obenheim : le sacrifice du B.M. 24 »

10 FRIESENHEIM, LE 7 JANVIER Maurice PAUZE, B.M. 24 «Arrivés en Alsace le 1<sup>er</sup> janvier 1945 avec la Section FIORENTINI, nous allons à FRIESENHEIM, aux avantpostes, les Allemands occupant l'autre bout du village. Nous patrouillons avec le Sergent LITAIZE, «pas très rassurés», jetant un coup d'œil au clocher (ou ce qu'il en reste) pensant bien qu'il y a des guetteurs qui nous surveillent. Dans la nuit, accrochage avec une patrouille allemande, le fusil mitrailleur américain qui est gelé, refuse tout service ; ça pète de tous les côtés, ils se retirent en emportant morts ou blessés qui laissent des traces de sang. Nous avons aussi tué, le pauvre, un gros cochon, mais nous n'avons pas pu le manger, car le 7 janvier au matin, nous devons être relevés. J'étais dans une des premières maisons du village et à quatre ou cinq maisons plus loin, était un groupe, quand le camion de munitions est arrivé dans la cour, un premier, puis un deuxième obus en plein dedans. Que de blessés et de morts! ADNET, blessé, était sous le camion en flammes, les munitions partaient dans tous les sens, impossible de lui porter secours. Puis ils m'ont ramené «Papa Vial» sur une porte en guise de brancard : il était brûlé et blessé, il n'y avait plus rien à faire. Je lui ai croisé les mains comme l'on fait pour un mort, mais ces dernières ne tenant pas, je les ai coincées dans son ceinturon, puis nous nous sommes repliés sur OBENHEIM. C'était le 7 janvier 1945». «BOUT DU SAC BIEN ARRIVE» 7 janvier - Liaison Boofzheim - Obenheim Amédée SAULNIER, B.M. 24 «Je faisais partie de la 3<sup>ème</sup> Compagnie du B.M.24. Le Capitaine TENCE commandait cette Compagnie dont le P.C. se trouvait à BOOFZHEIM dans la cave de la boucherie Weiss, en face de l'église. Nous avons découvert un observateur dans le clocher de l'église protestante qui guidait les tirs de l'artillerie sur nos positions. Le Sergent-Chef PINGUET occupe le village de RHINAU avec sa Section, une trentaine d'hommes. Sans renfort, nous ne pouvions tenir plus longtemps et nous avions reçu l'ordre de nous replier sur OBENHEIM. Le Capitaine TENCE demanda un volontaire pour effectuer la liaison de BOOFZHEIM à OBENHEIM. Je suis porté volontaire et, dans la nuit, avec la Jeep du Capitaine, le chauffeur BOUDESAC et moi, nous réussîmes à arriver au poste de commandement du Commandant COFFINIER. 10 Retrouvailles d'anciens à Obenheim En haut, de gauche à droite : Louis Chavanon, Reynaud, Maurice Pauze, Litaize et René Callo C.P. : Fondation B.M Obenheim Avant d'arriver à OBENHEIM, nous avons été mitraillés par les Allemands en traversant la petite forêt qui se trouve à l'entrée d'obenheim avant la ferme. Notre Jeep était une passoire lorsque nous sommes arrivés. Nous avons demandé au poste de commandement du Commandant d'envoyer le message suivant au Capitaine TENCE : «Le bout du sac est bien arrivé et la Compagnie peut se replier». Tous les deux, nous n'avons pas une égratignure. Seule la capote de BOUDESAC était trouée, mais aucune balle ne nous avait touchés. Arrivé à OBENHEIM, je fus affecté à une pièce de mortier de 60 mm et j'étais en position à l'orée du village en direction de GERSTHEIM».

11 9 JANVIER : L'IMPOSSIBLE JONCTION LA COMPAGNIE CHARLET EST DECIMEE Auteur inconnu, B.M. 24 «En fin de journée du 8, le poste de commandement du Bataillon a étudié la possibilité de briser du dedans la tenaille ennemie par une sortie en masse vers le Nord en direction de GERSTHEIM-KRAFFT. Mais ce serait abandonner le village à un ennemi enivré par le succès local facile et libérer des forces ennemies qui seraient disponibles pour agir au plus près de Strasbourg. OBENHEIM sera défendu jusqu'au bout. Le 9 janvier, une troisième opération convergente est montée pour ouvrir une brèche dans les lignes allemandes et dégager le B.M. 24. Ce dernier attaquera à 10h sur la route de SAND avec pour objectif le pont qui franchit le canal du Rhône au Rhin. Au même moment, le B.M. XI et un combatcommand de la 5<sup>ème</sup> D.B. attaqueront en sens inverse. Rapidement accrochée très rudement dans la plaine, la colonne ne peut que résister sur place jusqu'à la nuit, ayant même failli être détruite dans un combat de rencontre avec une vingtaine de chars lourds. Du côté de la 1<sup>ère</sup> Compagnie CHARLET (B.M. 24), après une préparation d'artillerie, des tirs de mortiers et des armes lourdes, la Compagnie débouche, couverte sur sa gauche par la Section VILLAIN. Les Sections FIORENTINI et GISQUET de la 1<sup>ère</sup> Compagnie avec anti-chars 57 sont désignées pour attaquer le point d'appui allemand. Obenheim, Juillet 1945 En tête du défilé, le Lieutenant Gisquet La Section VINCENT les couvre avec des mitrailleuses 7,62. La Section CUNIN, aussi de la 1<sup>ère</sup> Compagnie, accompagne par des tirs de mortiers de 81. Au cours de cette attaque, l'adjudant-chef FIORENTINI et CUNIN sont blessés. Toute cette journée, la Compagnie se fait décimer tandis que la contre-attaque amie, constituée par le B.M. XI, et le C.C.5 de la 5<sup>ème</sup> D.B. prise de face et à revers par l'infanterie allemande et les blindés, doit se replier à un peu plus d'un kilomètre du but. La nuit, les rescapés de la 1<sup>ère</sup> Compagnie se replient avec de nouvelles pertes. Malgré les obus allemands qui, tout de suite, ont sanctionné ce débouché, CHARLET atteint le canal vers midi. Mais de l'autre côté des dix mètres d'eau,

il y a un char Tigre, presque à défilement de tourelle, derrière la base de la berge et le Tigre en question tire dans les arbres afin d'arroser d'éclats les hommes de la 1<sup>ère</sup> Compagnie qui se mettent à creuser des trous individuels derrière leur berge. La parole est aux rocket-guns : au troisième essai, le soldat GARCIA brise la chenille du Tigre. Furibond, le chef du char émerge de sa tourelle, gesticule... et est abattu d'un coup de carabine. Hélas, bruits de chaînes, un anti-char remorque le Tigre en arrière et prend sa place. De son côté, VILLAIN est accroché dans les bois qui se trouvent au Sud d'obenheim. Jusqu'au soir, sa Section narguera les tireurs d'élite allemands, elle perdra le tiers de son effectif. La 1<sup>ère</sup> Compagnie, nez-à-nez avec l'ennemi, perdra un quart du sien. ROSENBERG, juste de retour de permission à Paris, à la tête déchiquetée par un éclat d'obus. Bien qu'exact au rendez-vous, le secours n'a pu arriver. La nuit venue, on décroche à grand-peine. La journée a été dure pour le Bataillon, mais le Bataillon a été aussi dur qu'elle. Vers midi, l'aspirant CHABEAUX s'est présenté au poste de commandement du Bataillon. Au garde-à-vous, dans sa peau de mouton, l'aspirant qui est du style «impeccable» a exposé la situation de la 1<sup>ère</sup> Compagnie au chef de Bataillon. Celui-ci a remarqué une trace de sang sur le bout de la chemise qui dépasse de la peau de mouton. CHABEAUX avait eu la poitrine traversée par une balle et il aurait achevé froidement son compte-rendu avant d'aller se faire soigner si on l'avait laissé faire». 11

12 9 JANVIER, LE SOLEIL D'OBNENHEIM Maurice PAUZE, B.M. 24 «Le 9 janvier, contre-attaque en direction du canal. Nous ne pouvons aller plus loin, les Allemands ont des chars «Tigre», ils tirent dans les arbres pour faire davantage d'éclats ; un Ardennais est blessé, il crie, se découvre derrière l'arbre où il était protégé. Il est abattu. Te souviens-tu de cette journée et du soleil magnifique que j'ai vu se lever et se coucher comme j'étais dans la plaine à découvert avec juste un sac à dos devant moi en guise de protection, ce qui était une dérision? Pour le moment, je voyais la neige qui se volatilisait sous l'arrivée des balles ; Dieu sait si j'ai prié ce jour-là. J'étais à 6 ou 7 mètres de la route ; aussi, le soir, quand il a fallu se replier pour rejoindre la route, je suis tombé 5 à 6 fois, les jambes engourdis ne me portaient plus. Nous avons rejoint une cabane ; c'est là que j'ai appris que l'adjudant FIORENTINI avait été blessé et c'est là que le Sergent-Chef LOTHY a envoyé ses derniers obus de mortier avant de retourner au village d'obenheim. J'étais dans une maison en bordure du village, quand les avions nous ont largué des containers de vivres et de munitions, certains sans parachutes. Nous sommes allés en chercher un, mais c'est tout. Ce devait être le 10 janvier. La nuit, chacun faisait son tour de garde avec le Sergent LEON. Puis le 11 janvier, le propriétaire de la maison est venu me trouver en me disant que tous mes camarades s'étaient rendus» JANVIER DERNIERS PARACHUTAGES «Le 10 janvier 1945, au cours de l'après-midi, l'aviation alliée est venue parachuter des containers de vivres et de munitions, dont une grande partie est tombée dans le camp allemand. Lors de ce parachutage, l'artillerie ennemie s'était tue ; le Sous-Lieutenant commandant notre Section nous a intimé d'aller récupérer les containers tombés dans nos lignes. Partis à travers champs, nous avons décroché le parachute d'un container sous le feu ennemi et avons réussi à traîner ledit container au village. Celui-ci contenait des munitions anglaises alors que notre armement était américain». Pierre SIMONNET, C.I.D. de la 1<sup>ère</sup> D.F.L. «Dès l'aube, les matraques allemandes travaillent tout le village. Au bout d'une heure, une Section de 18 hommes en a déjà perdu 4. Vers midi, le matraquage s'apaise car des avions alliés apparaissent dans le ciel. C'est la première tentative de parachutage de vivres et de munitions. Le deuxième parachutage a lieu entre 14 et 15h, suivi lui aussi par un arrosage d'acier particulièrement intense. Les Boches savent bien que l'on ne bénéficie d'un parachutage qu'à condition d'aller chercher les containers, de les amener au P.C. où il faut les ouvrir - ce qui demande pas mal de temps -, où il faut constituer des lots et s'arranger pour les faire parvenir aux divers éléments qui en ont besoin. Ils lancent leur attaque finale vers 15 h 30. Les chars allemands surgissent de toutes parts. Les canons qui peuvent les tenir en respect ou essaient de le faire sont écrasés les uns après les autres». Pierre JANNY, B.M. 24 «Depuis trois jours nous sommes encerclés. Vers midi, des avions parachutent des vivres et des armes dont beaucoup tombent dans les lignes ennemies. Aussitôt, un violent tir d'artillerie est déclenché pour nous empêcher de les recueillir. Nous étant éloignés d'environ 300 mètres avec un camarade pour en récupérer, nous avons été repérés et pris à partie par l'artillerie allemande. Pendant une demi-heure environ, nous avons simplement attendu la mort. Ce ne fut qu'à la faveur de la nuit que nous regagnâmes le village... sans rien ramener». Soldat GIRARD, B.M. 24 «Non contents de leur mitraillage par avions et bombardements d'artillerie, les Allemands invitent nos combattants à se rendre en lançant des tracts. «Bande de fous!» répondent nos petits Marsouins. Un deuxième parachutage de vivres et munitions est une nouvelle occasion pour nos jeunes gens de montrer leur témérité : par groupes de 5 ou 6, ils partent à découvert sur la plaine enneigée chercher les lourds et précieux fardeaux. Un troisième parachutage donne le signal de l'assaut. En quelques minutes, le village est écrasé par les obus allemands au milieu de centaines d'explosions. Tout disparaît dans des nuages de fumée

suffocante. La nuit est venue, les incendies font rage : c'est le sabordage de tout notre matériel, car ils n'auront rien, rien». Auteur inconnu